Notes égyptiennes

Bernard Boyaval

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kentron/2002>

DOI : 10.4000/kentron.2002

ISSN : 2264-1459

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2002

Pagination : 145-174

ISBN : 2-84133-202-0

ISSN : 0765-0590

Référence électronique

Bernard Boyaval, « Notes égyptiennes », *Kentron* [En ligne], 18 | 2002, mis en ligne le 01 octobre 2018, consulté le 25 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/kentron/2002> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kentron.2002>

Kentron is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 3.0 International License.

Strouthos

Strouthos, en grec « Moineau », apparaît sur des étiquettes de momies gréco-démotiques de Haute-Égypte. Il y désigne un indigène qui vécut dans le courant du II^e ou du III^e siècle après J.-C.

Voici la traduction française des différents témoins de son emploi :

SB I, 4196 = CEMG 349

Haryôthès, fils d'Haryôthès et de Tromtriphis, dit (*legomenos*) Moineau, barbier

SB I, 5441 = CEMG 1730

Senhatrès, fille d'Haryôthès Moineau¹ et de Thaësis, originaire de Bompae²

SB I, 5468 = CEMG 466

Hatrès, fils d'Haryôthès et de Senhatrès fille du³ Moineau, petit-fils de Kollouthès / -os

SB I, 5999 = CEMG 1904

Thaësis, fille de Psentoreus et de Sensisois, originaire du hameau d'Héron, femme de Moineau, barbier, originaire de Bompae. Elle a vécu 58 ans.

Derda 187-188 a été frappé par la substitution du surnom au nom sur les deux derniers documents.

Je constate que l'appellation la plus développée ne figure que sur une seule étiquette, précisément celle qui a accompagné le corps du barbier Haryôthès. L'addition des deux dénominations et de sa définition professionnelle montre à quel point le souci de précision a prévalu ici, indice supplémentaire de la fonction prioritairement identificatrice et postale des étiquettes. Sur les autres tablettes, le rappel du surnom suffisait peut-être. Je vois à cette substitution une première raison : dans une petite communauté villageoise, un surnom était un plus sûr moyen d'identification que le nom usuel, surtout quand le premier était grec dans un environnement onomastique entièrement indigène et le second archirépandu dans le terroir (Haryôthès et ses composés, doubles (Psenharyôthès, Senharyôthès) ou même triples (Psensenharyôthès, etc.), étaient omniprésents dans le nome Panopolite (ex. *CRIPEL* 5, 1979, index 296, 314, 328, 330)). Une deuxième raison m'est suggérée par M^{me} U. Horak, *Tychè* 4, 1989, 106-107, selon qui la ligne de séparation entre surnom

1. Il faut corriger le texte de *CEMG* 1730 en tenant compte des remarques de T. Derda, *ZPE* 65, 1986, 187.

2. La famille d'Haryôthès Moineau semble avoir été tout entière localisée à Bompae, petit village dont les morts achevaient leur destin dans la zone funéraire de Panopolis / Akhmim, témoins les étiquettes 1669-1891 du *CEMG*.

3. Le texte grec porte l'article défini.

et nom semble avoir été assez floue dans la vallée du Nil. Elle le montre par des exemples empruntés (coïncidence à souligner) au monde animal : quand des dénominations telles que Léon, Lykôn, Kalabôtès (« Lion, Loup, Léopard ») suivent un premier nom et lui sont ajoutées à l'aide d'un participe comme *epikaloumenos*, *epilegomenos*, on y voit des sobriquets, mais, quand une dénomination du même type, telle Alôpex sur SB 12, 10 993-10 996, apparaît seule, doit-on y voir encore un sobriquet ou déjà un nom propre⁴ ?

C'est la question qui se pose ici, me semble-t-il.

Le nom du moineau a produit beaucoup d'anthroponymes dérivés dans le monde hellénophone. Les dictionnaires généraux de la langue (ex. Bailly 1802) et les lexiques d'onomastique (ex. Pape-Benseler 1449) révèlent la variété de ces dérivations⁵. Les dictionnaires spécialisés dans l'onomastique de l'Égypte gréco-romaine, *Namenbuch* 397 de Preisigke, *Onomasticon* 300 de Foraboschi, montrent un succès équivalent dans la vallée du Nil, de l'époque hellénistique aux périodes les plus tardives. Or, en Égypte comme ailleurs, certains témoins montrent l'une et l'autre de ces variantes employées comme de véritables noms propres. Les quatre étiquettes évoquées au début de cet article paraissent donc témoigner de cette facilité.

Sur une expression rare de l'âge

Des mentions d'âges exceptionnellement précises en années + mois et, mieux encore, parfois en années + mois + jours font l'une des originalités de l'épigraphie funéraire grecque d'Égypte. Je les ai déjà évoquées (en 4 lignes !) dans ZPE 21, 1976, 225, mais, depuis un quart de siècle, la documentation d'un des sites analysés alors, Kom Abou Billou, a quasiment doublé de volume (*Kentron* 15 / 1, 1999, 78). Je ne crois donc pas inutile de rouvrir le dossier.

En 1976, les cinq sites les plus productifs d'Égypte en épitaphes étaient, par ordre décroissant, Kom Abou Billou, Tehneh, Akhmîm, Alexandrie et Tell el-Yahoudijeh. En 1999, les mêmes sont toujours les plus productifs, mais l'accroissement des témoignages de Kom Abou Billou et la quasi-stagnation des effectifs des autres sites ont créé une situation sans équivalent ailleurs : un petit village du Delta, Kom Abou Billou, fournit autant d'indications utilisables que quatre autres agglomérations réunies parmi lesquelles la capitale !

Or, malgré ces modifications arithmétiques, les indications de tendances de 1976 paraissent confirmées en 1999.

En 1976, Alexandrie produisait le plus de témoignages de ces précisions extrêmes (10 exemples sur 63 âges utilisables, soit près de 16 %, dans ZPE 21, 238). Les autres

4. « Der Schritt ist hier wohl nicht mehr weit, dass aus dem Spitznamen ein selbständiger Name wird ».

Cette remarque générale d'U. Horak vaut pour beaucoup d'autres « ursprüngliche Spitznamen ».

5. Strouthas / -thès / -thios / -this / -thion / -thon / -theus.

sites contrastaient alors par leur pauvreté en parallèles (1 à Akhmîm, 1 à Kom Abou Billou) ou par l'absence de ceux-ci (à Tehneh et Tell el-Yahoudijeh), comme il ressort des tableaux de *ZPE* 21, 219, 221, 239-240.

En 1999, rien n'a changé à Tehneh et à Tell el-Yahoudijeh (E. Bernand, *IGL d'Akôris*, 1988, et W. Horbury-D. Noy, *Jewish inscriptions of Graeco-Roman Egypt*, 1992). À Kom Abou Billou, le quasi-doublement de la documentation apporte 5 témoignages nouveaux (*AO* 48, 1980, 351 n° 18; E. Bernand, *IGENML*, 1992, 110 n° 59; *ZPE* 114, 1996, 131, 132, 134 n° 76, 79 et 89), mais une demi-douzaine d'exemples sur plusieurs centaines d'âges restent un pourcentage dérisoire.

Le tour ans + mois + jours et ses variantes sont donc, encore aujourd'hui, plus attestés en zone alexandrine qu'ailleurs en Égypte.

Çà et là, on découvre aussi des témoignages issus d'autres nécropoles. Ils sont isolés, comme celui d'Abydos qui figure dans les *IGENML* 143-144 n° 92, ou se présentent en petits groupes (exemples *SB* 8366-8370, de Gournah, déjà évoqués dans *Kentron* 15 / 1, 1999, 83), qui ne sont pas assez importants pour être statistiquement significatifs. En dehors du dossier alexandrin, je ne connais que celui des étiquettes de momies qui fournisse un nombre appréciable de ces formulaires : en 1976 (*ZPE* 18, 1975, 63-66), j'en avais dénombré 13 attestations, mais le tableau précité des p. 63-66 (table 1) groupe 532 étiquettes ; c'est dire si le pourcentage de ces témoignages est faible. Panopolis, d'où provient la grande majorité de ces tablettes, n'a donc certainement pas concurrencé Alexandrie dans cet usage⁶.

Presbyteros-Néôteros sur deux épitaphes grecques

Les adjectifs *presbyteros* et *néôteros* accompagnent beaucoup de noms propres, notamment dans les textes grecs d'Égypte. En français, on les traduit par « (l') aîné » et « (le) cadet ». Ils servaient à distinguer des homonymes d'ascendance identique, classés dans l'ordre chronologique de leur naissance. Si des enfants de naissance ultérieure étaient pourvus du même nom, on perpétuait le souci de distinction en leur adjoignant des adjectifs numéraux (F. Preisigke, *Wörterbuch s. v. tritos, tétartos*). Un exemple de cette continuité dans la pratique onomastique nous est fourni par des étiquettes de momies qui ont enregistré les décès de trois filles homonymes, ainsi répertoriées :

SB 1489 = *CEMG* 156

Senharyôtis l'aînée fille de Péténentêris et de Tapsaïs

6. Comme sur les épitaphes (*Kentron* 15 / 1, 82-83), les formulaires ans + mois + jours des étiquettes s'échelonnent sur *tous* les âges de la vie. Voici les quantièmes auxquels on les trouve : 1, 2, 4, 6, 8, 11, 18, 30, 52, 61. Les témoins des dernières décennies sont moins nombreux que ceux des trois premières, parce qu'à partir de 40 ans, les effectifs par tranches d'âges diminuent rapidement, mais leur présence suffit à prouver que les précisions de ce type n'étaient pas réservées aux seuls âges juvéniles.

CEML 880 (CRIPEL 4, 1976, 223) = CEMG 1281

Senharyôtis la cadette, également appelée Tkolkôlis, fille de Péténentèris et de Tapsai(s)

CEML 528 (CRIPEL 3, 1975, 221) = CEMG 955

Senharyôtis la troisième (*tritè*) fille de Péténentèris et de Tapsais.

Le silence des tablettes sur les dates et causes de leurs décès nous interdit toute investigation supplémentaire.

Quand deux homonymes respectivement *presbyteros* et *néoteros* sont rassemblés sur la même épitaphe, cas qui n'est pas rare, on peut juste ajouter à ce qui précède qu'ils sont décédés à peu d'intervalle, quelle qu'ait été la cause de leur mort, ou que la famille a ajouté le cadet plus tard pour unir les deux défunts dans le même hommage. Comme dans le cas des étiquettes, on ne peut pas pousser l'enquête plus loin.

Il arrive cependant que des éditeurs poussent la curiosité au-delà du possible. Voici deux exemples d'investigations risquées.

Dans les *Graeco-Roman funerary stelae from Upper Egypt*, 1992, d'Aly Abdalla, je note une tendance à glisser de l'homonymie à l'hypothèse de gémellité.

L'épitaphe enregistrée sous le n° *Cat. 26* (pl. 12a) concerne « Apoïs l'ainé (fils de) Pkorkis (et) Apoïs le cadet (fils de) Pkorkis ». La scène figurée qui surmonte l'inscription grecque a inspiré ce commentaire : « *Since the two deceased are represented of the same size, it is possible that we have here represented twins, given the same name [...].* » La même remarque apparaît sur la stèle n° *Cat. 51* (pl. 21a), bien que les deux enfants homonymes de Pékysis soient de taille différente sur le panneau figuré au-dessus de l'inscription (« (stèle) de Pékysis (fils d') Haryôtès et de Pachoumis (son) frère et de Tbèkis l'ainée et de Tbèkis la cadette »⁷) : « *If they are siblings with identical names, it is possible that they are twins, the scale of the representation suggesting that one died before the other.* »

Les trois tablettes citées au début de la note montrent combien il serait imprudent de fonder une hypothèse de gémellité sur l'homonymie ou la taille des reliefs représentant les défunts. De plus, il resterait toujours à comprendre pourquoi, sur ces deux stèles, les jumeaux supposés auraient été distingués à l'aide de qualificatifs qui impliquent antériorité (*presbyteros*) et postériorité (*néoteros*). Des enfants homonymes mais successifs, telle est l'interprétation la plus probable. Le reste est surinterrogation de textes.

7. Des deux Tbèkis, Aly Abdalla écrit : « *They are presumably the sons of the principal figure, [...], Pekysis the first named in the text.* » Le nom de leur père paraît assuré, mais les enfants sont des filles. Tbèkis est un nom féminin, le parallèle masculin serait Pbèkis.

L'utilisation des épithètes funéraires à Kom Abou Billou et Tell el-Yahoudijeh

Si risquée que soit l'entreprise, vu la pauvreté de la documentation, on arrive à dresser un tableau général des épithètes funéraires utilisées dans l'Égypte gréco-romaine (ZPE 23, 1976, 225-230). Sur les cinq sites les plus productifs de la région en informations de cette nature, seul Kom Abou Billou a connu, en un quart de siècle, des accroissements assez importants pour justifier qu'on lui consacrerait un nouveau tableau (CdE 67, 1992, 329-331). Mais, pour cerner plus précisément (si c'est possible) les habitudes locales en ce domaine, il ne suffit pas d'établir globalement que telle épithète était typique de tel site. Il faudrait pouvoir affiner les analyses au point de déterminer à quels âges et à quel sexe était affectée de préférence chacune de ces épithètes. Malheureusement, une telle investigation n'est possible que là où on dispose de beaucoup d'âges ou de nombreuses épithètes et, dans l'Égypte gréco-romaine, deux nécropoles seulement satisfont cette exigence, celle de Kom Abou Billou pour les âges, celle de Tell el-Yahoudijeh pour les épithètes⁸. On sait ainsi d'avance que les conclusions à tirer n'auront qu'une valeur limitée.

Les morts commémorés à Kom Abou Billou étaient, presque tous certainement, des indigènes égyptiens et ceux de Tell el-Yahoudijeh des juifs, en quasi-totalité aussi. Seule la langue de leurs épitaphes est grecque, leurs usages ne l'étaient pas, et pourtant, on constate que, comme les Grecs de pure souche, leurs survivants ont privilégié l'emploi d'épithètes laudatives, exaltant les qualités morales de ceux qui n'étaient plus. Devenus hellénophones, ces Égyptiens et Juifs de la campagne nilotique ont aligné leur phraséologie funéraire sur la tradition grecque qu'a si bien définie M.N. Tod, *ABSA* 46, 1951, 182-190. Autre constat qui s'impose à la première lecture de ces documents : Juifs et Égyptiens ont usé du même matériel lexical pour exalter les vertus de leurs morts et ce sont les mêmes qualificatifs qu'on retrouve dans les deux séries de stèles. Dans les deux bourgades vivaient des populations surtout vouées aux travaux agricoles, dont les modes de production et d'organisation ont suscité un système commun de valeurs morales, qui privilégiait les vertus de sociabilité et de solidarité intrafamiliale et intravillageoise. Le plus frappant, ici, est certainement l'absence de particularités juives dans la phraséologie de Tell el-Yahoudijeh où, seules, l'onomastique des défunts et la connaissance du lieu de trouvaille des stèles permettent d'affirmer le judaïsme des auteurs des textes (*Kentron* 13 / 1-2, 1997, 75-76). Troisième et dernier constat qui vaut pour les deux nécropoles : dans la définition des morts, les épithètes utilisées supplantent massivement les

8. Les stèles de Tell el Yahoudijeh sont maintenant groupées dans les *Jewish inscriptions of Graeco-Roman Egypt* de W. Horbury et D. Noy, 1992, où elles occupent les n° 29-104. Je n'analyse ici que les stèles en prose (41-104), pour que le parallélisme soit parfait avec celles de Kom Abou Billou. Les stèles métriques (29-40) utilisent une phraséologie inspirée de la tradition poétique grecque, surtout homérique, et soumise aux exigences de la prosodie. Elle est donc très différente.

coordonnées signalétiques. Les survivants cherchaient à louer, non pas à informer. Sur 60 stèles utilisables à Tell el-Yahoudijeh (36 hommes, 24 femmes), on dénombre seulement 12 patronymes et 2 mentions de conjoints (20 % du total) ; sur 163 stèles de Kom Abou Billou⁹, 35 patronymes et 1 conjoint (21,5 %). Ce constat contredit donc les remarques de J. Bingen, *CdE* 63, 1988, 172, reproduites par E. Bernand *IGENML*, 1992, 125, selon qui les 5 filiations patri- et matrilinéaires de l'épigraphie funéraire d'Akôris prouveraient un désir d'identification précise et l'influence des documents d'état civil :

En Égypte, le nom de la mère est un élément très répandu dans les données d'état civil, tant sur le plan privé que dans les documents publics, et dans les milieux de culture grecque prédominante que dans ceux de tradition autochtone. La fréquence des remariages et l'existence d'unions de statuts divers plus ou moins certains ont pu favoriser cette pratique [...], mais il est d'autres paramètres qui ont joué, tels, par exemple, le souci de fixer l'identité avec un maximum de précision ou la nécessité de fonder des droits concrets sur des liens ou sur un statut en fonction de la mère, etc. Et la pratique d'état civil a fini par déteindre sur le formulaire des stèles funéraires, particulièrement à Akôris.

Si les stèles, réunies ici, de Tell el-Yahoudijeh et Kom Abou Billou n'ont donné aucun matronyme et ont révélé un aussi rare usage du patronyme, c'est que les soucis de droit, d'état civil et de statut féminin ne jouaient aucun rôle dans la rédaction des épitaphes, dans ces deux bourgades au moins. En revanche, malgré l'exiguïté des effectifs, on peut noter une particularité dans la répartition des patronymes par sexes et âges. À Tell el-Yahoudijeh, 11 d'entre eux concernent des hommes, 1 une femme ; à Kom Abou Billou, on en compte 17 pour 88 hommes, 18 pour 75 femmes. Cette répartition sexuelle confirme ce qui avait été déjà constaté dans la représentation des sexes (*ZPE* 21, 1976, 223) : l'épigraphie juive d'Égypte est plus riche en informations sur les hommes, celle de Kom Abou Billou accorde aux deux sexes un intérêt plus équilibré. La répartition des patronymes par âges montre qu'ils ont surtout servi à la définition des adultes : à Tell el-Yahoudijeh, 7 fois sur 9 à partir de 25 ans, à Kom Abou Billou, 10 fois sur 11 chez les hommes, 11 fois sur 15 chez les femmes, à partir de 19 et 25 ans.

Voyons maintenant si on peut lier l'emploi des qualificatifs moraux aux sexes et aux âges.

Une épithète souligne avec force l'importance des liens intrafamiliaux, c'est *philoteknos* qui indique que le défunt « aimait ses enfants ». À Kom Abou Billou 30 hommes et 24 femmes sont qualifiés ainsi. Mais cette qualité a été attribuée à des

9. À la bibliographie de 1976 (*ZPE* 21, 218), j'ai ajouté les publications originales contenues dans *BIFAO* 78, 1978, 235-258, *AO* 48, 1980, 330-355, *SFKAB* 1985, *ZPE* 101, 1994, 113-119, et 114, 1996, 115-140.

défunts adultes et séniles prioritairement. Parmi les hommes, 29 sur 30 ont 30 ans et plus, un seul, un isolé, était *philoteknos* à 16 ans ! Le même phénomène apparaît parmi les femmes : 23 sur 24 ont 18 ans et plus, une seule était *philoteknos* dès l'âge, déclaré au décès, de 12 ans. L'intéressant, dans ces chiffres qu'on doit accueillir avec réserve, c'est qu'ils épousent assez exactement le profil des âges supposés au mariage dans l'Égypte gréco-romaine (*Kentron* 12 / 2, 62-63). Les filles y étaient mariées plus jeunes que les garçons, la première jeune femme *philoteknos* apparaît à 12 ans, le premier homme ainsi qualifié à 16 seulement, le groupe des femmes commence à 18 ans, celui des hommes à 30 ans. Malgré la pauvreté des effectifs utilisables, les indications de tendances correspondent à ce que suppose l'opinion commune des spécialistes d'aujourd'hui. Frappante aussi, la répartition de l'épithète à travers les âges adultes et séniles révèle que 23 % des hommes étaient *philoteknoi* avant 40 ans, mais plus de 58 % des femmes avant la même limite. La force du lien affectif avec les plus jeunes semble donc avoir été louée chez les femmes jeunes de préférence, chez les hommes adultes et surtout âgés. Ainsi 12 hommes sur les 30 *philoteknoi* ont 60 ans et plus (40 %). *Philoteknos* est souvent combiné à d'autres composés qui insistent aussi sur la qualité des relations communautaires, dans le cadre étroit de la famille ou, plus large, de la bourgade : *philadelphos*, *phileunos* (1 fois) *philophilos* (3 fois) pour les hommes, et, pour les femmes, également *philadelphos* et *philophilos* (4 fois), mais aussi *philandros*, *philanthrôpos* et *philodes* (*potos*) (5 fois).

On a toutes les raisons d'imaginer la même sollicitude des habitants de Tell el-Yahoudijeh pour leurs enfants, mais on ne trouve qu'un seul *philoteknos* dans Horbury-Noy, le n° 47 déclaré mort à 102 ans !

Si *philoteknos* est une épithète très répandue à Kom Abou Billou, *pasiphilos* est considéré depuis longtemps comme caractéristique de Tell el-Yahoudijeh, où sa fréquence avait frappé les premiers éditeurs d'épithaphes originaires de sa nécropole. Par son sens, qui évoque la qualité des relations intra- et intercommunautaires, *pasiphilos* était voué à qualifier des adultes. Sur 26 témoins utilisables, 22 se rapportent à des défunts de 18 ans et plus. Ce sont surtout des hommes (deux fois plus nombreux que les femmes) mais on ne peut rien conclure de cette différence, parce qu'on a plus volontiers commémoré le sexe masculin à Tell el-Yahoudijeh (*ZPE* 21, 223). La superlativité incluse dans l'épithète (*pasi-*) est fréquemment renforcée par sa juxtaposition à *alypos*, entendu au sens actif (« qui n'a causé aucune peine ») : 7 exemples dans Horbury Noy (57, 59, 70, 74, 78, 84, 89)¹⁰.

10. La même association apparaît sur une autre épithaphe, certainement de Tell el-Yahoudijeh, le n° 632 de la collection Moen (*CdE* 65, 1990, 122-123 et *Kentron* 8 / 3, 1992, 125-130). À Kom Abou Billou, la juxtaposition de *pasiphilos* à *alypos* n'apparaît qu'une fois (*SB* 619), mais le procédé qui consiste à

Chrestos, qui implique serviabilité et capacité à se rendre utile aux autres (on trouve même *chrestos chrèsimos* sur une épitaphe de Kom Abou Billou¹¹), est également, par son sens, une épitaphe d'adulte. Sauf six surprenantes applications à de jeunes enfants (1 à 5 ans), trois à Kom Abou Billou autant à Tell el-Yahoudijeh, ses autres emplois (41 sur 53 utilisables, soit plus de 77 %) vont aux âges ultérieurs, de 13 ans à la vieillesse. L'exiguïté des effectifs ne permet pas d'en dire plus.

Les épithètes sont le plus souvent groupées en chaînes. Mais la longueur de ces chaînes, caractéristique de Tell el-Yahoudijeh¹² et qui, parfois, permet de lui attribuer une épitaphe aussi sûrement que l'aspect de la pierre ou son onomastique, n'a pas d'équivalent à Kom Abou Billou. Dans la première nécropole, 12 épitaphes seulement sur 53 portent un qualificatif, 33 (plus de 62 %) en juxtaposent 2 ou 3. Une minorité (8) en groupe 4, voire 5 ! À Kom Abou Billou au contraire, plus de 77 % d'épitaphes ont une seule épithète (117 sur 151). Les stèles à qualificatifs nombreux sont peu abondantes et, au-delà de 3 adjectifs, rarissimes. Curieusement, c'est ce milieu égyptien qui a perpétué la vieille tendance grecque à la sobriété.

Pauvreté des sources, précarité des indices, originalité des comportements locaux, ces trois constats sur l'usage des épithètes funéraires répètent ceux que nous avons déjà faits sur la connaissance des âges déclarés au décès (ZPE 21, 237-238).

Amathès

Distinguer entre sobriquet, nom propre et épithète signalétique n'est pas chose aisée en grec.

F. Bechtel, *Die einstämmigen männlichen Personennamen*, 1898, 3, voyait dans le sobriquet une appellation ajoutée (« *Beiname* ») pour mettre en évidence une particularité exceptionnelle de l'individu, physique, psychologique ou sociale (« *hervortretendes abnormes Moment* »). Mais il arrive à des sobriquets de se muer en noms propres, à force d'usage, comme dans les autres langues, ex. *môros*, « nigaud », sobriquet accompagnant un nom propre dans la séquence « Ptolémaïos surnommé Môros » (*P. Berl. Leihg*, II, 42 B, 6) et utilisé seul comme nom propre dans CEMG 1201 ou 1429. Cependant, c'est aussi le rôle de l'épithète signalétique de mettre en évidence une particularité notamment physique, et les contrats abondent en précisions de ce type (cf. J. Hasebroek, *Das Signalement in den Papyrusurkunden*, 1921, sur les signes distinctifs dans cette littérature).

renforcer deux adjectifs de sens voisin en les plaçant côte à côte y est attesté 9 fois (séquences *alyplos chrestos*). Les deux nécropoles témoignent donc d'un goût commun pour l'expression superlative.

11. V. BIFAO 78, 1978, 236 n° 2 et LDP 1, 1995, 17 note 11.

12. Ici encore, il faut citer la stèle Moen 632 qui aligne 8 épithètes à la suite. Je note au passage que cette épitaphe doit être ajoutée aux *Jewish inscriptions* de Horbury-Noy où elle ne figure pas.

Quand U. Horak *Tychè* 4, 1989, 107, a rouvert ce dossier en centrant son analyse sur la seule Égypte, elle a éprouvé la même difficulté à séparer sobriquets, signalements et noms propres. Dans des séquences du type « *Sisoïs epikaloumenos Tektôn* » (« Sisoïs également appelé charpentier »), qui intègrent des noms de métiers en seconde position, quel statut réserver au deuxième élément ? Elle a hésité : « *Man muss sich aber fragen, ob in BGU XI, 1900, 78, [...] Tektôn zurecht als Name und nicht als Berufsbezeichnung gekennzeichnet ist.* »

Rien ne prouve, en effet, que *Tektôn* soit ici un sobriquet. Rien ne prouve, non plus, qu'il soit un nom propre. Un ajout de ce type était peut-être tout simplement destiné à éviter des confusions entre homonymes fréquents dans une localité. Il avait alors la même fonction signalétique que les épithètes descriptives des contrats.

Ces remarques me poussent à exprimer quelques réticences devant la liste de sobriquets qu'elle a proposée, 105-106. Je ne suis pas certain qu'il y ait eu intention d'utiliser comme sobriquets les adjectifs *atrachêlos* (« Hérakleïdès fils de Kallinikos, également appelé à la courte nuque », *SB* 1435), *mikros* (« Stotoëtis également appelé (le) petit », *P. Gen.* 28, 10), *xêros* (« Sarapion (le) maigre », *SB* 10277, 20). Une raison m'y fait préférer un sens banalement signalétique : les noms des personnages étaient très répandus, rendant peut-être nécessaire une précision physique additionnelle.

Un témoignage, récemment exhumé de la nécropole de Kom Abou Billou, confirme qu'en ce domaine il y a matière à douter souvent. L'épithaphe d'un enfant de quatre ans (*ZPE* 101, 1994, 119 et n° 34) le désigne d'un mot qui semble avoir commencé en AMA et a d'abord été lu *Amathès*. Contre le témoignage de ses yeux (*ZPE ibid.* « On lit spontanément, etc. »), son dernier réviseur a préféré modifier sa lecture en *Apathès*, transcription en lettres grecques de l'épithète égyptienne « grand de force », au motif qu'*Amathès*, au sens d'« ignorant, stupide », aurait été « un nom bien étrange » donné à un enfant de cet âge. L'argument avancé pour étayer *Apathès* est graphique : l'intervalle entre le premier *alpha* et le *thêta* lui a paru « légèrement trop court pour MA ». Mais cet argument n'aurait pleine valeur que si les lettres étaient calibrées régulièrement ; or, à Kom Abou Billou, beaucoup d'inscriptions funéraires révèlent une grande négligence sur ce point. L'argument n'est donc pas convaincant. La substitution me paraît avoir été dictée par la tendance, inconsciente peut-être, à « vouloir » à tout prix un sobriquet ici. Mais, si on veut bien se souvenir qu'*Amathès* avait aussi un sens passif, « ignoré, inconnu », comme beaucoup d'autres adjectifs grecs bivalents (ex. *asinês* « qui n'endommage pas / non endommagé », *agnôs* « ignorant / ignoré »), on peut voir dans cette mention un nom propre à valeur simplement signalétique, attribué à un enfant abandonné, d'origine *inconnue*. Dans l'état de détérioration de la pierre on tient peut-être là une bonne raison de respecter le témoignage spontané des yeux de plusieurs déchiffreurs successifs, qui est en faveur d'AMA. Le dernier d'entre eux n'a d'ailleurs pas choisi : « *Apathès* (ou *Amathès*) etc. ».

Représentation des vieillards sur les épitaphes et dans les recensements

Nous devons à R. S. Bagnall et B. W. Frier, *The Demography of Roman Egypt*, 1994, une analyse fouillée de 300 déclarations de recensement de l'Égypte gréco-romaine, *kat'oikian apographai*, qui s'échelonnent sur les trois premiers siècles de notre ère (o. l. 9 fig. 1.1) et proviennent surtout des nomes Arsinoïte et Oxyrhynchite (o. l. 7-8 tables 1.1 et 1.2). Cette littérature, considérablement accrue dans le dernier demi-siècle (o. l. 51 et note 68), doit à son actuelle abondance d'être devenue une des meilleures voies d'accès à la connaissance de la paléodémographie nilotique. C'est pourquoi Bagnall et Frier se sont attachés à appliquer les méthodes correctives des recenseurs contemporains à cette documentation. Dans la notice introductive du livre, leur démarche est présentée ainsi :

The traditional demographic regime of ancient Greece and Rome is almost entirely unknown, but our best chance for understanding its characteristics is provided by the three hundred census return that survive on papyri from Roman Egypt. [...]. On the basis of this catalogue, the authors use modern demographic methods and models in order to reconstruct the patterns of mortality, marriage, fertility, and migration that are likely to have prevailed in Roman Egypt.

Bien que les mentions d'âges n'aient pas le même sens dans l'une et l'autre documentation, sur un point précis, celui des pourcentages moyens de survivants aux âges séniles, il semble que les données non corrigées des *kat'oikian apographai* puissent éclairer celles de l'épigraphie funéraire ; en effet, celle-ci mentionne des âges clos, alors que les recensements indiquent des âges encore ouverts sur une durée ultérieure inconnue de nous.

En 1976 (*ZPE* 21, 233), les cinq dossiers les plus productifs en épitaphes proposaient une répartition très contrastée des décès séniles. À Akhmim, cité de gérontes (*Kentron* 12 / 2, 1996, 68-70), qui fournissait 23,9 % de vieillards de plus de 70 ans, s'opposaient Kom Abou Billou, Tehneh, Alexandrie, avec des pourcentages bien plus faibles dans la même tranche d'âges, respectivement 4,7 % et 6,2-6,3, et Tell el-Yahoudijeh où ne figurait aucun défunt après 66 ans (*ZPE* 21, 239).

Les *apographai* fournissent plus de mentions d'âges que l'épigraphie, 712, dont 350 hommes, 339 femmes, 23 défunts de sexe indéterminable, rassemblés par groupes quinquennaux (ex. 5-9, 10-14, 15-19) dans la table A, o. l. 334-336¹³. Et, même si les individus recensés à chaque niveau d'âge sont supposés avoir vécu au-delà, il n'en est pas moins significatif que les effectifs déclarés vivants aux âges très avancés

13. *Ibid.* 336, Bagnall et Frier arrivent à un total général de 710 témoins. Ma récapitulation personnelle aboutit à l'accroître de 2 unités. Dans les groupes quinquennaux 5-9, 25-29, 40-44 et 45-49, j'obtiens 35, 31, 19 et 15 témoins, Bagnall et Frier, 36, 30, 18, 14, variations de toute manière trop faibles pour nuancer les conclusions.

soient particulièrement maigres, dans l'état actuel de cette documentation. La chute d'effectifs apparaît tôt : les vivants recensés à 50 ans et plus ne sont que 13,3 %, 14 % d'hommes, 12,6 % de femmes ; à 60 ans, on obtient 6,6 % du total, 7,1 % d'hommes et 5,6 % de femmes ; à 70 ans, 2,9 % du total, soit 3,4 % d'hommes et 2,3 % de femmes. À ce dernier âge, la moyenne générale des *apographai* (2,9) est donc largement inférieure à celles de Kom Abou Billou, Tehneh et Alexandrie en 1976, et celle d'Akhmim n'en apparaît désormais que plus irréaliste. On peut donc raisonnablement situer le pourcentage global des survivants à 70 ans, et au-delà, bien au-dessous de ce que les données épigraphiques nous ont, jusqu'à présent, suggéré.

Une raison supplémentaire d'aller vers une hypothèse basse est la nature fiscale de ces *apographai*. Elles devaient permettre à l'administration romaine de dresser les listes de contribuables soumis à taxation de 14 à 62 ans (o. l. 27-28). On peut donc imaginer que des déclarants aient été tentés de sous-évaluer des âges juvéniles, pour retarder l'entrée de jeunes gens dans la catégorie des contribuables, et, inversement, de surévaluer des âges avancés pour accélérer la sortie de vieillards du cycle fiscal. Il est malaisé de préciser la part des fraudes et la capacité de résistance de l'administration à ces tentations. Mais, si des falsifications sur les âges avancés ont gonflé abusivement l'effectif des survivants après 62 ans, il faut abaisser encore, par hypothèse, le pourcentage des vieillards ayant *réellement* dépassé cet âge¹⁴.

Les chiffres imposent une grande prudence. Mais ceux des *apographai* montrent l'irréalité des pourcentages épigraphiques. C'est une présomption de plus contre les données des épitaphes, en moyenne trop optimistes.

Démographie différentielle et critère ethnique : le cas de l'Égypte gréco-romaine

Depuis longtemps, on a noté que les hommes sont inégaux devant la mort et que sa survenue est plus ou moins rapide selon les milieux sociaux. M. Reinhardt le soulignait déjà avec force, en jetant d'avance la suspicion sur toute statistique qui décompterait les décès « sans les rattacher aux milieux divers où on les avait observés » (9^e Congrès international des Sciences historiques, Paris, 1951, 2, Actes, 57). Et il

14. Le fait que des catégories arithmétiquement importantes de la population nilotique (les citoyens romains, les femmes) aient été dispensées de capitation pourrait donner à croire que la représentation des vieillards de plus de 70 ans ait été perturbée. Il n'en a rien été probablement, parce que les *apographai* recensaient aussi les exemptés : « The fact that Roman citizens were exempted from the capitation taxes that were based on the list derived from census declarations is no argument against their having had to file these declarations, since women and children (as well as the elderly) were also exempted but had to be registered all the same. It appears, then, that the entire population of Egypt was registered, whatever their status » (o. l. 12) ; « The complete enumeration of persons, listed by household, was clearly the object » (o. l. 14).

vouait la démographie à devenir « différentielle » sous peine de demeurer sans valeur. Depuis, beaucoup de travaux ont pris en compte le critère socio-professionnel pour montrer combien différent les profils de mortalité au sein d'un groupe. Mais, pour être menés à bien, de tels travaux supposent une documentation abondante et précise sur les groupes concernés. Il ne faut donc pas s'étonner qu'ils aient fait de l'époque contemporaine la matière privilégiée de leur étude. Dès qu'on remonte le cours du temps, les matériaux, plus rares et moins précis, rendent la tâche plus difficile et les résultats plus incertains. Pour des raisons que j'ai exposées dans *ZPE* 26, 1977, 262, l'utilisation du critère socio-professionnel me paraît impossible dans le cas de l'Égypte gréco-romaine.

On peut imaginer d'autres critères, ainsi le critère ethnique. Il a été utilisé par B. Blumenkranz à propos des Juifs de Rome des premiers siècles (*Studia Patristica* 4, 1961, 341) et pourrait être retenu ailleurs si on arrivait à démontrer que des prescriptions particulières, en matière d'alimentation, d'hygiène, etc., aient influé, positivement ou non, sur la longévité moyenne de certains groupes humains. Blumenkranz a eu la chance de travailler sur une documentation assez abondante. En effet, d'après une statistique ultérieure de D. Noy (*Studies in early Jewish epigraphy*, J. W. Van Heuten et P. W. Van der Horst (éd.), 1994, 162), Rome, avec plus de 500 épitaphes juives, est une exception. Ailleurs, la *diaspora* israélite en Méditerranée a laissé peu de traces funéraires. En Égypte, on ne peut utiliser que 68 âges à Tell el-Yahoudijeh-Léontopolis, ce qui confirme à quel point la vallée du Nil est un médiocre observatoire de la démographie antique (*Kentron* 16 / 1-2, 2000, 85-86) et, pour trouver un plus vaste ensemble épigraphique d'origine juive, on doit passer en Cyrénaïque, où on dénombre 214 âges de même origine, la plupart attestés à Teucheira (D. Noy *ibid.* 171, *Ages at Death*).

On admettra que les Juifs de Teucheira et de Tell el-Yahoudijeh aient connu des conditions de vie à peu près identiques, donc une relative égalité devant la mort parce qu'ils partageaient les mêmes occupations et règles de vie sous des climats presque semblables. Mais, pour comparer leur longévité moyenne à celle des indigènes égyptiens¹⁵, on ne dispose que de deux sites païens assez productifs en stèles pour être présumés significatifs, Kom Abou Billou – Térénouthis, dont des fouilles de sauvetage récentes ont fait la plus importante nécropole de l'Égypte gréco-romaine avec 399 âges selon mon tout dernier calcul, et Tehneh-Akôris, où D. Noy *ibid.* a recensé 127 âges¹⁶.

15. Dans l'Égypte de ce temps, on ne peut comparer qu'indigènes et Juifs. L'unique site majoritairement grec du pays est Alexandrie qui est aussi l'un des moins productifs en épitaphes (*Kentron* 16 / 1-2, 2000, 86). La composante hellénique de la population échappe donc à une analyse de ce type.

16. Les effectifs comptabilisés par D. Noy *ibid.* à Kom Abou Billou sont ceux que j'avais recensés dans *ZPE* 21, 1976, 219. Ils ne tiennent pas compte des accroissements considérables de la documentation

Quand on a affaire à d'aussi maigres effectifs (282 âges tous présumés juifs et 526 présumés païens¹⁷), il paraît vain d'espérer trouver des écarts significatifs au sein de groupes d'âges quinquennaux et même décennaux. C'est pourquoi j'ai préféré ici des tranches larges, 0-29, 0-39, 0-49, 50 et plus, la coupure à 50 ans permettant de prendre en compte la précocité des phénomènes de sénescence dans l'Antiquité.

Voici le tableau :

	Tell el-Yahoudijeh et Cyrénaïque		Kom Abou Billou et Tehneh	
0-29 ans	163	57,8 %	267	50,7 %
0-39 ans	212	75,1	342	65
0-49 ans	233	82,6	397	75,4

Et les pourcentages de décès séniles à 50 ans et plus :

Survivants	49	17,3 %	129	24,5 %
Totaux	282		526	

Globalement considérés, les indigènes égyptiens de Kom Abou Billou et Tehneh semblent avoir eu meilleur destin face à la mort que les Juifs. Jusqu'à 49 ans, les effectifs de décès y sont inférieurs à ceux de Tell el-Yahoudijeh et de Cyrénaïque, la différence se creusant avec une netteté particulière quand on additionne tous les âges de 0 à 39 ans : elle est alors de plus de 10 % (75,1-65). Cette image se maintient aux âges supérieurs à 50 ans, puisque les deux sites indigènes révèlent un pourcentage plus élevé de survivants tardifs que les deux sites juifs (24,5-17,3). D'une analyse globale on tirerait donc des conclusions défavorables sur la démographie des deux communautés juives. Elles seraient cependant hasardeuses. En effet, un examen site par site montre que les données juives d'une part, indigènes de l'autre, sont moins

funéraire locale, que nous devons surtout à G. Wagner, *Kentron* 15 / 1, 1999, 78. Les calculs de D. Noy sont donc maintenant périmés. On pourrait aussi objecter que la comparaison entre ces différents sites nous contraint à mettre en parallèle des inscriptions qui ne sont pas toutes de la même époque et qui même, pour nombre d'entre elles, sont impossibles à dater avec précision. Cette objection vaut dans les sociétés contemporaines où les progrès rapides de la médecine modifient sans cesse les conditions de la longévité humaine. Elle n'a pas de valeur dans le cas des sociétés antiques, où la stagnation multiséculaire des thérapeutiques permet de comparer des documents d'époques diverses sans risque. La même liberté d'action vaut pour l'analyse de la mortalité saisonnière dans l'Antiquité (*Livre du centenaire de l'IFAO*, 1980, 281).

17. C'est par hypothèse que nous supposons les uns tous juifs, les autres tous païens. Parmi eux, il a dû se glisser quelques Hellènes ou représentants d'autres populations, mais c'est invérifiable par nous, aujourd'hui.

homogènes que ne le donne à penser le tableau précédent. Du côté juif, Tell el-Yahoudijeh et la Cyrénaïque fournissent des chiffres divergents et même contradictoires dans certaines tranches d'âges. Entre Kom Abou Billou et Tehneh, des discordances semblables se font jour.

Voici les données juives :

	Tell el-Yahoudijeh		Cyrénaïque	
0-29 ans	41	60,2 %	122	57 %
0-39 ans	55	80,8	157	73,3
0-49 ans	62	91,1	171	79,9
Survivants à 50 ans et plus	6	8,8	43	20
Totaux	68		214	

Et les données égyptiennes :

	Kom Abou Billou		Tehneh	
0-29 ans	208	52,1 %	59	46,4 %
0-39 ans	263	65,9	79	62,2
0-49 ans	307	76,9	90	70,8
Survivants à 50 ans et plus	92	23	37	29,1
Totaux	399		127	

Toutes réserves formulées d'avance sur des effectifs toujours dérisoires, mais qui, en plus, varient du simple au quintuple, voire davantage (68-399), et peuvent évoluer à tout moment du fait de nouvelles trouvailles, on peut faire valoir quelques remarques sur le détail de ces tableaux. Du côté de l'épigraphie juive, c'est Tell el-Yahoudijeh qui provoque l'abaissement général des moyennes : le nombre des décédés à 29 ans y est plus élevé qu'en Cyrénaïque (60,2-57), la différence s'accroît à 39 ans et culmine à 49 où elle dépasse les 11 % ; le nombre des survivants à 50 ans est également beaucoup plus faible à Tell el-Yahoudijeh (8,8 contre 20 %).

Les deux témoignages de l'épigraphie juive ne sont donc pas homogènes et l'un des deux donnerait une image nettement plus sombre des conditions de vie dans ces communautés... si on faisait confiance à tous ces chiffres ! Du côté égyptien, on constate un déséquilibre parallèle, même si l'écart à chaque niveau d'âges est inférieur : Tehneh fournit une image moins pessimiste de la mortalité indigène que Kom Abou Billou, dont la nécropole a produit beaucoup d'épitaphes d'enfants et de jeunes adultes dans les deux dernières décennies, qui ont abaissé les moyennes antérieures¹⁸. Les chiffres du précédent tableau enregistrent fidèlement cette évolution, avec un grand écart dans le groupe 0-29 (5,7 %) qui se retrouve dans le groupe 0-49 (6,1 %). Au même ordre de grandeur appartient l'écart entre les groupes de survivants à 50 ans et plus (6,1 %). Les discordances à l'intérieur de chaque ensemble épigraphique sont suffisantes pour qu'on ne puisse pas évoquer l'existence d'une « tendance générale » chez les Juifs ou les Égyptiens.

Autre constatation, certains pourcentages sont proches d'un dossier à l'autre. Ainsi, dans la tranche d'âges 0-49, le plus optimiste des dossiers juifs et le plus pessimiste des dossiers égyptiens sont proches (79,9 % en Cyrénaïque et 76,9 à Kom Abou Billou).

On note la même proximité (3 %) au niveau des survivants à 50 ans et plus (20 dans le premier, 23 dans le second).

Les discordances entre les dossiers de populations ethniquement différentes, les concordances, à l'inverse, entre quelques pourcentages, le tout sur un fond général de pauvreté documentaire, voilà qui suffit à entretenir le doute quant à la possibilité d'une démographie différentielle fondée sur le critère ethnique.

« Pleurez-moi tous », la déploration des morts à Tell el-Yahoudijeh

Par une convention stylistique banale dans l'épigraphie funéraire proprement grecque, les morts demandent parfois aux vivants de se lamenter sur leur sort. On a depuis longtemps remarqué la fréquence de ces demandes sur les épitaphes de Tell el-Yahoudijeh, dans le delta du Nil. Ces stèles provenant d'une petite communauté juive hellénisée, les uns ont vu, dans cette fréquence, un indice de sa perméabilité à une tradition hellénique, d'autres, au contraire, une preuve de la persistance du judaïsme, à travers un de ses rites les plus anciens, celui de la lamentation organisée et publique (à ce sujet, voir, en dernier lieu, W. Horbury et D. Noy, *Jewish inscriptions of Graeco-Roman Egypt*, 1992, 76-77).

Les inscriptions de Tell el-Yahoudijeh forment l'essentiel de la documentation funéraire juive d'Égypte. Horbury et Noy les ont groupées sous les n^{os} 29-104. Elles

18. Changement que j'ai signalé dans *Kentron* 15 / 1, 1999, 79, en notant le « nouveau gonflement des effectifs juvéniles ».

sont au nombre de 76. Il faut leur ajouter l'épithaphe inv. 632 de la collection Moen, que la date de sa première publication (*CdE* 65, 1990, 122-123) a exclue de leur recueil. Certaines, sans être sûrement originaires de cette bourgade, présentent toutes les caractéristiques matérielles de celles qui en proviennent. 12 sont métriques (n° 29-40), 64 en prose (n° 41-104). Les appels à la déploration des morts y sont au nombre de 16.

Leur répartition par sexes est pour l'instant presque égale, 8 hommes et 7 femmes, le n° 101 étant inutilisable à cause de trop nombreuses lacunes. Ce quasi-équilibre est d'autant plus remarquable que le dossier de Tell el-Yahoudijeh, dès 1976 (*ZPE* 21, 228-229), révélait une nette tendance à surreprésenter les hommes après 25 ans et jusqu'aux derniers âges. Il en reste une trace dans le fait que ces 8 hommes sont, en moyenne, plus âgés que les femmes. Ils ont entre 27 et 60 ans (n° 30, 34, 37, 97 et Moen 632), les femmes entre 20 et 32 ans (n° 31, 32, 36, 64, 99). Seule parmi les adultes, Arsinoé, épouse de Phabis (n° 33), pourrait avoir eu moins de 20 ans : elle est décédée à la première naissance (v. 6 *prôtotokou teknou*) et se plaint d'avoir trop peu vécu (v. 7 *mikron kuklon*) ; mais la métaphore qui caractérise son âge au mariage, « la fleur de son épanouissement » (*akmès anthos* au v. 4), est très vague, car, dans le même recueil de Horbury-Noy, « le point culminant de la vie » (*akmè*) est à 9 ans pour une fillette (n° 83) et 20 ans pour une jeune femme (n° 31). Il est frappant que les femmes adultes aient mérité presque autant que les hommes, apparemment, les honneurs de la lamentation, il ne l'est pas moins que les jeunes enfants en aient été presque absents. Si on met de côté la stèle n° 35, où il ne semble pas possible de décider sûrement de l'âge au décès (5 ou 25 ans), on ne dénombre que 2 garçons de 2 et 5 ans (n° 40, 102) et la fillette de 9 ans évoquée plus haut (n° 83). Contrairement à ce que pourrait suggérer notre sensibilité d'aujourd'hui, l'extrême jeunesse ne semble pas avoir particulièrement suscité ce type d'appel : les décès infantiles et juvéniles représentaient des hécatombes trop considérables pour qu'on jugeât utile d'appliquer cette phraséologie aux morts prématurées.

Le lien entre les interpellations *klauson*, *klausate pantes*, etc. et les milieux privilégiés est certain quand les professions sont au moins suggérées. Dèmas (n° 29) était un notable respecté, puisque le v. 4 de son épithaphe affirme que, par sa *sophia* (*Kentron* 8 / 3, 1992, 130-132), « il aida beaucoup d'hommes ». Qu'il ait été médecin (hypothèse d'Ad. Wilhelm rappelée *o. l.* 57-58) ou ait pratiqué une autre profession, son importance était suffisamment reconnue pour qu'elle fût mise en avant par le versificateur. Il faut également supposer que Rachel (n° 36) était une personnalité non négligeable de la vie communautaire à Tell el-Yahoudijeh, bien qu'elle fût une femme, pour qu'on se permit d'appeler « citoyens et étrangers » (*astoi kai xenoi*) à déplorer sa mort ensemble (*pantes*). Même muettes sur le « standing » des défunts, les autres stèles demandant la déploration de « tous » (*pantes*) sont, elles aussi, un indice de la considération que la communauté accordait à ces morts.

Malgré des effectifs dérisoires, il est vraisemblable que les lamentations publiques demandées aux vivants aient eu une valeur plus politique et sociale qu'affective, à Tell el-Yahoudijeh.

La taxation des prostituées à Coptos

Le texte du 10 mai 90 après J.-C. appelé Tarif de Coptos (A. Bernand, *Les Portes du désert*, 1984, 199-208, n° 67) énumère 18 rubriques sujettes à taxation entre le Nil et la mer Rouge *via* Coptos. La rubrique n° 7 fixe à 108 drachmes la taxe perçue sur « des femmes destinées à la prostitution » (*gynaikôn pros hétairismon*). Sa difficulté réside dans son montant, en apparence exorbitant.

Géné, P. Jouguet, *BCH* 20, 1896, 176, a formulé à ce sujet des remarques que Bernand a reproduites *o. l.* 206 sans les remettre en cause et qui appellent encore aujourd'hui un commentaire.

Voici le texte de Jouguet :

Le génitif pluriel paraît étrange car il laisse indéterminé le nombre de femmes qui doit payer la taxe indiquée. Sans doute il faut comprendre que, quel que fût le nombre, l'État imposait la même taxe. C'était un moyen d'empêcher des allées et venues trop fréquentes de leur part, allées et venues qui auraient été une charge pour l'État, car on doit bien penser qu'il y avait à exercer une surveillance pour la sécurité des voyageurs dans le désert.

Rien n'est « étrange » dans l'emploi du pluriel *gynaikôn*. En effet, la raison du choix du singulier ou du pluriel nous échappe. Les rubriques 8, 9 et 13 désignent aussi au pluriel d'autres catégories de femmes taxées ; la rubrique 10 fait de même pour la taxe, pourtant individuelle, d'une obole par dromadaire (*kamêlôn*), en revanche, la rubrique 11 exprime au singulier une taxe parallèle pour les ânes (*onou*).

On a peine à imaginer que des femmes promises à la prostitution aient de leur plein gré franchi la douane de Coptos. Des *pornoboskoi* pourvoyeurs des maisons de prostitution devaient les « accompagner » et payer pour elles. Il est impensable qu'ils aient bénéficié d'un tarif invariable, sorte de forfait, « quel que fût le nombre ». En leur octroyant un tel avantage, les autorités romaines les auraient encouragés à transporter le plus de femmes à la fois et se seraient ainsi privées de revenus que le taux de 108 drachmes fait supposer substantiels. D'autre part, sous les autres rubriques du Tarif comme dans le système général du *portorium* romain, les paiements étaient toujours proportionnels aux quantités. De plus, à Rome, Pompéi, Palmyre, l'impôt que les prostituées payaient pour exercer leur activité était individuel, comme le montrent les témoignages rassemblés par Bernand *o. l.* 206 et notes 4-5. Nous n'avons donc pas de raison de supposer une exception coptite à une pratique apparemment universelle. U. Wilcken, *WO* 1, 1899, 348 (« während eine Hetäre 108

Drachmen zu zahlen hat »), et S.J. De Laet, *Portorium*, 1949, 329, note 3 (« 108 drachmes pour une courtisane »), entre autres, ont depuis longtemps renoncé à l'hypothèse Jouguet.

De même, peut-on imaginer que le pouvoir romain ait souhaité « empêcher des allées et venues trop fréquentes » au prétexte que des convois répétés auraient coûté trop cher à surveiller ? Les Romains n'avaient pas intérêt à freiner un trafic que leur politique tendait à développer (Bernand *o. l.* 5-10 et 285) et, s'ils avaient pratiqué une politique dissuasive dans le secteur, les négociants qui, au premier siècle de notre ère, avaient des représentants permanents à Bérénice et Myos Hormos, n'auraient pas gardé ces antennes commerciales (cf. les archives de Nicanor dans *JJP* 5, 1991, 208-214).

Enfin, que faut-il entendre par « la surveillance pour la sécurité des voyageurs dans le désert » ? La permanence d'établissements commerciaux aux deux bouts de la route, la variété (que prouve le dossier de Nicanor) des marchandises en transit, l'ampleur des travaux entrepris par l'armée romaine pour baliser les chemins (*hydreumata* entourés d'aires de repos et d'enceintes pour faciliter les haltes) sont autant d'éléments qui suggèrent un trafic régulier et assez important. Les militaires détachés dans ce secteur avaient des responsabilités très étendues, judiciaires, fiscales, économiques (perception de taxes, réquisitions, service des transports, des mines et carrières, travaux et constructions de diverses sortes). Cette polyvalence vient d'être mise en lumière par J. Nelis-Clément, *Les Beneficarii : militaires et administrateurs au service de l'Empire (I^{er} siècle av. J.-C.-VI^e siècle apr. J.-C.)*, 2000, 211-268. Ainsi, la présence de militaires entre Coptos et la mer Rouge n'est pas nécessairement l'indice d'une insécurité, elle signifie qu'il y avait des responsables administratifs dans le secteur.

En résumé, la taxation des futures prostituées était certainement individuelle et donc sans finalité dissuasive. Son taux élevé s'explique probablement par l'importance des bénéfices espérés de leur activité. Il est peut-être à mettre en relation avec la forte urbanisation de l'Égypte. Ce phénomène, qui, déjà aux yeux des anciens distinguait la vallée du Nil du reste du monde méditerranéen¹⁹, a pu favoriser le développement de la prostitution, comme c'est le cas, aux dires des sociologues, dans les mégapoles d'aujourd'hui. L'expansion d'une activité lucrative attire toujours le fisc !

Glaukias de Léontopolis

En 1992, les *Jewish inscriptions of Graeco-Roman Egypt* de W. Horbury et D. Noy fournissent 65 âges utilisables, parmi les épitaphes qui, sûrement ou probablement, proviennent de Léontopolis / Tell el-Yahoudijeh, dans le delta du Nil. Sur ces 65

19. Cf. G. Posener, *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, 1959, 298-299 (article « Villes et villages »).

âges, 64 se répartissent entre 1 et 60 ans, l'écrasante majorité d'entre eux entre 1 et 40. Voici leur répartition :

1-10 ans	13 ex.		
11-20 ans	11	Total 24	36,9 %
21-30 ans	24	Total 48	73,8
31-40 ans	8	Total 56	86,1
41-50 ans	5	Total 61	93,8
51-60 ans	3	Total 64	

Le quasi-effacement des témoignages de plus de 40 ans confirme le constat déjà fait dans *ZPE* 21, 1976, 223 : Léontopolis nous donne une image particulièrement sombre de la mortalité nilotique, entre le I^{er} siècle avant J.-C. et le I^{er} après.

Le soixante-cinquième témoin du site, Glaukias, est déclaré mort, lui, à 102 ans ! Son épitaphe (Horbury-Noy *o. l.* 114-115 n° 47) soulève quelques interrogations.

D'abord, il est sans parallèle qu'un âge aussi avancé soit isolé à ce point dans l'échelle des chiffres : entre le défunt déclaré décédé à 60 ans et Glaukias, 41 quantités (61-101) n'ont pas de représentants. À Kom Abou Billou, Tehneh, Akhmîm (*ZPE* 21, 219, 221, 240), il y a toujours des témoins échelonnés au-delà de 60 jusqu'à l'âge ultime, même exagéré. Horbury et Noy *o. l.* 115 ont été frappés de cette anomalie : « *Egyptian Jews were apparently not prone to exaggerated claims about age.* » Il y a eu, très probablement, exagération de l'âge, cette exagération n'est pas un cas isolé, témoins celles d'Akhmîm (*ZPE* 21, 234), mais, ici, elle rompt avec l'usage général de la nécropole. C'est un problème.

Seconde particularité, Glaukias était *philoteknos*, (l. 4), « aimant ses enfants ». Cet adjectif n'est pas léontopolitain. C'est le seul exemple de son emploi sur le site (Horbury-Noy *o. l.* index 272), alors qu'il est largement attesté à Kom Abou Billou (*ZPE* 23, 1976, 226). De plus, dans l'épigraphie funéraire juive (ex. à Demerdash, près d'Héliopolis, Horbury-Noy *o. l.* 191-195 n° 113) et dans la littérature juive de langue grecque (*ibid.* 115), il n'est appliqué qu'à des femmes, notamment mères de famille. Son emploi, ici, pour caractériser un homme, qui plus est, un grand vieillard, rompt aussi avec l'usage de la communauté léontopolitaine.

Enfin, l'anthroponyme Glaukias n'est manifestement pas un des noms grecs qu'ont affectionnés les Juifs d'Égypte et du reste de l'Orient. Contrairement à ce qu'ils font pour d'autres noms grecs d'adoption (ex. *o. l.* 112-121 pour Aristoboulos, Agathoclès, Onèsimos ou Tryphaina²⁰), Horbury et Noy n'évoquent aucune autre

20. On pourrait trouver bien d'autres exemples dans Horbury-Noy *passim*.

mention de Glaukias dans les sources épigraphiques ou littéraires juives, d'Égypte ou d'ailleurs.

Il n'est donc pas exagéré de voir un cas particulier dans la stèle de Glaukias. Celui-ci était-il un Grec ou un indigène, hellénisé de nom ? La question vaut d'être posée, même si elle doit rester sans réponse. En effet, tout le temps qu'a duré l'installation de colons juifs à Léontopolis, la population de la bourgade n'a pas été à 100 % juive. Une telle homogénéité serait sans précédent ni suite dans l'histoire. Mais nos moyens d'investigation sont déficients sur ce point ; l'archéologie ne nous est d'aucun secours, car les pratiques funéraires juives étaient les mêmes que celles des indigènes égyptiens et des Grecs²¹ ; à part leur goût pour les qualificatifs en chaîne et les appels à pleurer les morts (ex. *o. l.* 157 et 174), les formulaires léontopolitains ne diffèrent guère de ceux qu'on trouve ailleurs en Égypte ; l'onomastique enfin, seul moyen pour prouver le judaïsme d'un défunt, ne nous renseigne que partiellement (*o. l.* introd. 18 : « *Over 50 % of the preserved names in the epitaphs are distinctively Jewish* ») et ne nous sert à rien ici. Comme on ne peut isoler sûrement les non-Juifs parmi les morts de Léontopolis, on ne saura probablement jamais l'origine de Glaukias. Mais on peut constater que l'évaluation de son âge et l'appréciation de ses vertus n'ont pas obéi aux normes en usage dans la communauté où il a été inhumé.

Deux toponymes des environs de Kom Abou Billou

Dans un article récent (*ZPE* 114, 1996, 131 n° 74), G. Wagner a publié une épitaphe trouvée à Kom Abou Billou-Térénouthis, lors des fouilles de sauvetage entreprises sur ce site condamné à disparaître sous les cultures (*Kentron* 12 / 2, 1996, 65). Son texte porte « Sisoïs originaire de Mémèthis » (*apo Mémètheôs*). Wagner a ajouté ce commentaire :

Le toponyme Mémèthis est nouveau et constitue, à ma connaissance, la seule donnée toponymique des stèles de Kom Abu Bellou [...] ; il doit s'agir d'une localité du Delta, proche de Terenuthis.

Mémèthis est effectivement un *addendum* à la géographie du Delta. En revanche, il est faux que ce soit « la seule donnée » du dossier de Kom Abou Billou, en matière de toponymie. Wagner a omis un article ancien d'H. Gauthier (*ASAE* 21 / 3, 1921, 203-206), qui concernait une autre épitaphe de Kom Abou Billou, reprise ensuite dans le *SB* 6585. Elle commémore une femme nommée Thaësis « originaire

21. En zone alexandrine, il apparaît même que des tombes juives étaient mêlées à des tombes grecques. Il ne semble pas qu'il y ait eu ségrégation funéraire (Horbury-Noy *o. l.* introd. 14-15 et, pour les difficultés d'interprétation que soulève cette cohabitation mortuaire, l'exemple du n° 11, comm. 17-18).

de Békventhôs » (*apo Bekventhôtos*) et son fils Asklas. Gauthier a longuement souligné le double intérêt de cette stèle. D'abord, on connaît l'endroit exact de sa découverte (o. l. 204). Ensuite, on peut localiser le lieu-dit Békventhôs, qui n'est attesté par aucun autre texte (A. Calderini, *Dizionario dei nomi geografici e topografici del' Egitto greco-romano*, 1973, 2, 45). Il correspond au Kom Beltûs actuel. Pour des raisons alléguées par Gauthier, la phonétique autorise ce rapprochement. Or, le Kom Beltûs se trouve à quelques centaines de mètres des buttes qui recouvraient encore les ruines de Kom Abou Billou au début du xx^e siècle. Thaësis avait donc vécu dans un faubourg sans *nekria* de ce village avant de finir inhumée dans sa nécropole. On regroupait les morts au cimetière de l'agglomération principale où un enclos leur était peut-être réservé.

On peut fort bien imaginer que Mémèthis ait été un autre faubourg sans *nekria* de Kom Abou Billou.

Les cas de Mémèthis et de Békventhôs semblent parallèles à celui de Téberkythis, faubourg probable de Tell el-Yahoudijeh-Léontopolis, évoqué dans *Kentron* 16 / 1-2, 2000, 92.

La place du Tarif de Coptos dans l'histoire de l'Est égyptien

Les routes de Coptos à la mer Rouge avaient été aménagées par les rois hellénistiques (Cl. Préaux, *ERL*, 1939, 359, 362), mais nous ignorons tout des taxes qu'ils devaient y percevoir (o. l. 377).

46 stèles d'époque romaine et de nature diverse ont été trouvées à Coptos (A. Bernard, *Les Portes du désert*, 1984, introd. 17-20). La plupart sont vides d'informations sur le trafic dans le désert oriental. Certaines évoquent au plus des marchands ou des soldats qui ont pu y circuler (n^{os} 62, 65, 80, 85, 93, 95, 103). Une seule, la plaque augustéenne en latin, n^o 56, évoque le creusement et la dédicace de citernes (« *lacci* ») notamment sur la côte de la mer Rouge, à Bérénice et Myos Hormos. Curieusement, mais peut-être pas sans raison, deux de ces documents concernent le réseau routier de Coptos. Le n^o 67 (o. l. 199-208) contient le texte du Tarif, le n^o 68 (o. l. 208-210) évoque la construction d'un pont, nouveau puisqu'il porte l. 4 « *pontem a solo fecit* ». Or, tous deux datent de 90 après J.-C., quand Marcus Mettius Rufus était préfet d'Égypte. Il semble avoir été un bâtisseur actif, car il a aussi « par ses ordres » (*keleusmasi*), contribué à faire édifier « un quai » près de Ptolémaïs, si le mot *krêpis* avait bien ce sens dans le quatrain n^o 116 des *Inscriptions métriques* d'E. Bernard, 1969, 464-470. Si fragmentaires que soient ces données, on ne peut pas exclure que Mettius Rufus ait été chargé d'amples projets de construction, notamment routiers, en zone coptite, ce qui fait supposer un développement non négligeable du secteur dans la période considérée.

Vieil héritage des cités grecques, les *têlê* douaniers étaient perçus dans le sens de l'aller et celui du retour (P. W. 5, A col. 255 : « *Zölle werden für die Ein-und Ausfuhr*

wie für den Durchgangsverkehr erhoben »). Une seule rubrique sur les 18 du Tarif correspond à cette tradition. Elle concerne la taxe sur le transport des momies (*taphai*)²², bien attestée sous le Haut-Empire par des étiquettes, SB 3553-3555, 5208, 5538) et par le Dig. 11, 7, 37, et abrogée seulement sous Justinien (*Cod. Justin.* 3, 44, 15). Pourquoi les services de Mettius Rufus ont-ils cru bon de rappeler que les *taphai* devaient payer « à la montée » vers la mer Rouge (*anapheromenai*) comme « à la descente » vers le Nil (*katapheromenai*), alors que les transporteurs connaissaient évidemment la législation douanière usuelle sur ce point ? Cette sur-précision prenait probablement tout son sens si la rubrique des *taphai* était l'exception sur le Tarif.

Sur les 17 rubriques restantes, 15, pas moins, énumèrent des taxations qui n'avaient de raison d'être que sur cette route ; elles pesaient, en effet (rubriques 1-6) sur les hommes de mer, pilotes, chefs de proue, gardiens, de vaisseaux je suppose, matelots, calfats et ouvriers, probablement de chantiers navals (rubriques 7-9 et 13), sur les femmes de statuts variés qui les accompagnaient, prostituées, concubines, épouses légales (rubriques 10 et 14), sur les animaux de transport, dromadaires et ânes (rubrique 15), sur des matériels de transport (rubriques 16-17), sur des matériels de navigation, mâts, vergues²³.

À l'intérieur de ces catégories, apparaissent des discriminations qui méritent examen.

Bernand *o. l.* 206 en a évoqué une : « Les droits pour les ouvriers sont moindres que ceux pour les navigants. » Il faut nuancer. Dans le groupe des « navigants », les taxes n'étaient ni uniformes ni uniformément plus élevées que celles des ouvriers : les matelots étaient taxés à 5 drachmes (l. 13), les hommes de proue, spécialistes expérimentés de la manœuvre, à 10 (l. 11) ; si la faiblesse du taux s'explique aisément dans le cas du matelot, le plus souvent simple manœuvre, on comprend moins bien que les calfats, indispensables techniciens de l'entretien des bateaux, aient été taxés, eux aussi, à 5 drachmes ; de même, on peut s'étonner que les pilotes qui avaient en charge la difficile navigation en mer Rouge aient été soumis au même taux (8 drachmes) que de simples ouvriers, probablement occupés aux chantiers navals (l. 9 et 15). Il y a donc eu de fortes disparités d'évaluation fiscale (du simple au double) dont il est malaisé de rendre compte.

Une seconde discrimination concerne les femmes. Sur ce chapitre, Bernand *o. l.* 206 n'a retenu que la surtaxation des prostituées, qui représente plus du quintuple des sommes dues par les autres femmes (108 drachmes l. 16). Mais, au taux de 20 drachmes, les femmes « arrivant par bateau » (*eispleousai*) et les femmes de soldats (l. 18-19) étaient taxées au double des chefs de proue et gardiens de bateaux.

22. *Lychnos* 57, 1993, 73.

23. J'ai laissé de côté les rubriques 11 et 12 qui concernent la taxation modique des *pittakia*, laissez-passer qui permettaient la circulation des piétons et des animaux.

Si on peut justifier le tarif anormalement élevé des prostituées par la seule perspective des bénéfices que le trafic des femmes pouvait procurer, on peine à expliquer que, par exemple, les compagnes de soldats aient été taxées au double des indispensables navigants. La particularité la plus marquante de ce Tarif est bien le poids des taxations imposées aux femmes de tous statuts et la difficulté où nous sommes d'en donner l'explication.

La taxation des mâts (rubrique 16) se montait à 20 drachmes. Si, avec N. Lewis, *TAPA* 91, 1960, 138, on admet que l'Égypte importait des bois de l'est pour sa batellerie, la taxation coptite peut avoir eu pour motivations de tirer profit de ces importations ou, au contraire, d'en restreindre le volume par sa lourdeur. Mais, si les mâts (et les vergues, taxées à 4 drachmes, de la rubrique 17) venaient de la vallée du Nil et montaient vers la mer Rouge, un accroissement du trafic maritime ou les multiples réparations qu'imposait cette mer Rouge, dangereuse pour les gréements par ses courants, ses récifs, ses vents tourbillonnants²⁴, pouvaient augmenter les revenus du fisc.

On a donc l'impression que le fisc romain a recherché la rentabilité la plus forte et la plus rapide, en sélectionnant les catégories d'individus et de matériels qui abondaient sur cette route et étaient les plus aptes à la lui fournir. Frappant, à ce point de vue, est le contraste avec la modicité des taxes qui touchaient les laissez-passer sur les hommes et sur les animaux, où l'on peut deviner un encouragement à utiliser cette route²⁵ (1 drachme ou moins aux l. 21 et 24).

Deux rubriques concernent des taxations qui pesaient sur des hommes (12) et des femmes (13) « montant » vers le massif arabique et la mer Rouge (le verbe utilisé est *anabainein*, abrégé en *ana* dans le second cas). La précision implique qu'en sens inverse, la rentrée vers Coptos ne faisait l'objet d'aucune perception. On a toutes raisons d'écarter la générosité financière des causes de cette abstention fiscale. Faut-il y voir l'indice que l'essentiel des déplacements humains se faisait vers l'est ?

L'en-tête du Tarif (l. 1-8) porte :

Par ordre de Mettius Rufus, préfet d'Égypte, ce que les fermiers de l'impôt doivent réclamer pour les droits de passage à Coptos, payables à l'administration des douanes, selon le tarif, a été gravé sur cette stèle par les soins de Lucius Antistius Asiaticus, préfet de la montagne de Bérénice (trad. Bernard).

La directive de Mettius Rufus ne faisait référence à aucune législation antérieure à la date du document, le 10 mai 90. Le tarif évoqué l. 5 (*gnômôn*) désignait la liste des taxations figurant au-dessous (l. 9-31). C'est le sens du mot *gnômôn* dans les

24. Sur les dangers de la navigation en mer Rouge, v. Cl. Préaux *o. l.* 355 et 357. L'inscription n° 164 dans E. Bernard *o. l.* est une illustration de ceux-ci (v. en particulier les remarques des p. 571-572).

25. *Kentron* 12 / 2, 1996, 54-55.

Anecd. Gr. de Bekker 1, 233, 28. On peut donc supposer que des contingences locales et temporelles aient dicté l'établissement de ce texte, au point d'en faire un système d'imposition sans équivalent ailleurs. L'accroissement du trafic particulier à cette route a pu déterminer le pouvoir romain à instaurer une législation novatrice au moment où il a découvert les nouvelles possibilités fiscales qui s'ouvraient à lui. Je verrais donc volontiers dans le Tarif de Coptos une législation de circonstance, inspirée de la situation d'un lieu précis, à un moment précis de son développement économique.

La thématique des épitaphes métriques de Tell el-Yahoudijeh

Bien que les habitants de Tell el-Yahoudijeh aient été massivement d'origine israélite, le vocabulaire de leurs épitaphes ne garde presque aucune trace des textes religieux juifs qui, pourtant, circulaient en abondance dans l'Égypte gréco-romaine. Leurs stèles funéraires, en effet, livrent un matériel lexical à peu près semblable à celui des nécropoles non juives du pays (*Kentron* 13 / 1-2, 1997, 73-76).

Qu'en est-il au niveau des thèmes ?

On n'a chance de trouver trace d'emprunts à la pensée religieuse traditionnelle des Juifs que sur les textes les plus longs et les plus explicites de cette littérature épigraphique, les stèles versifiées.

Dans les douze épitaphes métriques du site (W. Horbury-D. Noy, *Jewish inscriptions of Graeco-Roman Egypt*, 1992, n° 29-40), il n'est presque aucun des thèmes utilisés qui soit sûrement indicatif d'un emprunt aux sources juives. Quand l'un d'eux pourrait y trouver son origine, on constate que le même thème apparaît aussi dans la tradition littéraire hellénique. De la sorte, ceux qui croient au maintien prolongé d'un judaïsme fort à Tell el-Yahoudijeh, en s'aidant de ces exemples, sont contestés par d'autres qui voient, dans les mêmes exemples, l'indice d'une forte hellénisation. Horbury et Noy résument ainsi l'impression d'ambiguïté que laissent presque toutes ces inscriptions funéraires :

These funerary epigrams were accepted by Jewish patrons; there is usually nothing to show whether they are of Jewish or non-Jewish authorship, but they stand in the Greek literary tradition, which as a whole was admired and shared by Egyptian Jews (o. l. introd. 20).

Au nombre de ces thèmes dont on ne saurait dire s'ils viennent du plus profond de la vision juive ou des textes littéraires grecs, on peut citer les lieux communs sur la brièveté de la vie (ex. le n° 32, v. 10 : « Annonce à tous la rapidité de la mort »), les souffrances qui en sont l'inévitable accompagnement (ex. le n° 33, v. 2, Arsinoé « qui ne connut qu'infortune, destin rigoureux, destin funeste »), l'horreur du monde des morts (ex. les n° 34, v. 3-4, et 38, v. 5-6, qui ont suscité des commentaires divergents).

La stèle 34, qui évoque le sexagénaire Jésus « soudain passé dans l'abîme des âges pour vivre dans les ténèbres » a fait naître une interprétation judaïsante qui renvoie à la représentation traditionnelle du Schéol hébraïque, lieu d'obscurité et de souffrances (*Rev. biblique* 32, 1923, 154)²⁶, à laquelle E. Bernard, *Inscriptions métriques*, 1969, 94 n° 15, a objecté que les mots « abîme » et « ténèbres » font couramment partie des descriptions grecques du monde des morts. La jeune défunte Arsinoé, de la stèle 38, « tombée dans les profondeurs ténébreuses du Léthé, a gagné la funèbre région des sanglots ». Son texte ne diffère guère du précédent et J.B. Frey, *CII* 2, 1952, 1530, trouvait aussi, au *goeros chôros* qu'elle évoque, une forte ressemblance avec l'image traditionnelle du Schéol. Mais, encore une fois, Bernard *o. l.* 202 a souligné que cette épigramme ne présente « ni dans l'expression ni dans la pensée, aucun caractère nettement hébraïque ». Preuve supplémentaire de la gêne des exégètes de la stèle, A. Momigliano, *Aegyptus* 12, 1932, 171-172, était allé jusqu'à voir, dans les formulations païennes de cette inscription, l'expression d'une petite communauté de juifs hérétiques. Aucun des plus récents commentateurs n'a retenu les idées de Momigliano sur ce texte : il n'y a pas la moindre trace d'une hérésie judaïque à Tell el-Yahoudijeh ni ailleurs ; d'autre part, si l'hellénisation prononcée du style et le matériel métaphorique de cette épitaphe étaient des signes d'un judaïsme hérétique (Bernard *o. l.* 202 note 5), il faudrait étendre le soupçon d'hérésie aux autres épitaphes métriques de Tell el-Yahoudijeh, aussi « grécisées » que celle-ci.

Sur les thèmes développés parmi ces douze épitaphes versifiées, on aboutit donc à la même conclusion que dans *Kentron* 13 / 1-2, à propos des épithètes. L'indistinction est quasi générale et les sources juives presque toujours indiscernables des sources grecques.

Je ne vois que deux détails d'origine sûrement juive.

Le premier (stèle 33) concerne l'emploi d'un mot : aux v. 9-10, Arsinoé, qui, par une convention stylistique fréquente dans l'épigraphie funéraire, parle d'elle-même aux passants, déclare « cette tombe cache en son sein mon corps, élevé dans la pureté, mais mon âme s'en est allée vers *les justes* ». Le qualificatif grec ainsi traduit, *hosios*, sert habituellement à désigner les patriarches et les saints et apparaît dans nombre d'épitaphes d'un judaïsme assuré (cf. L. Robert *Hell.* 11-12, 1960, 394 note 6).

Le second passage à porter clairement la marque du judaïsme est l'affirmation d'un « bon espoir » (*elpis*) de miséricorde (*eleos*), de la part de Dieu (stèle 36 au nom de Rachel, v. 6-9)²⁷. L'idée renvoie à des sources dont Horbury et Noy *o. l.* 85-86 nous donnent une liste impressionnante.

26. Sur le Schéol, v. par ex. J. Bonsirven, *Le Judaïsme palestinien au temps de J.-C., sa théologie*, 1, 1934, 529.

27. Je parle de vers pour la stèle de Rachel, alors qu'il faudrait plus exactement parler de séquences métriques entrecoupées de bouts de prose.

La tombe de Kasios

La mort du parfumeur Kasios a été commémorée par une épitaphe en vers. E. Bernand, *Inscriptions métriques*, 1969, 147-152 n° 27, en a traduit ainsi les v. 1-4 :

Un homme semblable aux dieux, après avoir laissé son corps à sa mère la terre, dans les montagnes divines de sa patrie, sous un tombeau bien travaillé, et avoir échappé à la cruelle vieillesse, en pleine force de l'âge s'en est allé vers la société des bienheureux sous la voûte céleste [...].

Nous savons qu'elle a été trouvée par Mariette à Saqqarah, « dans l'avenue des Sphinx qui mène au Sérapeum ». Comme Bernand l'a souligné *o. l.* 150 note au v. 2, « les montagnes divines » désignent le plateau de Saqqarah, où Kasios a été inhumé, et « sa patrie », la ville de Memphis au pied du plateau, où il avait vécu. L'expression initiale mérite qu'on s'y arrête.

Pourquoi avoir choisi le pluriel « dans les montagnes » (*en oresin*) ? Un pluriel poétique, dit de majesté, me semble peu probable ici, même si cette figure de rhétorique n'est pas rare. En effet, les épitaphes de Saqqarah révèlent parfois un louable souci de précision concrète, au point que, par exemple, au lieu des mots *gè* ou *chthôn*, usuels ailleurs pour évoquer la terre des nécropoles (ex. Bernand *o. l.* n° 16, v. 3 et 45, v. 8), elles utilisent *konis* (la poussière) et *psammos* (le sable), mieux adaptés à la nature du terrain local (ex. n° 32, v. 8, et 81, v. 4). Bernand *o. l.* 150 parle de « plateau accidenté » et il est vrai que cette mer de sable de 7 km de long est faite d'une succession de creux et de bosses. Le pluriel, il me semble, rend mieux compte de la multitude des monticules.

« Divines » (Bernand) traduit *zatheos*, adjectif appliqué aux territoires « voués aux dieux », ainsi à Apollon dans *Anth. Pal.* 9, 525 (v. Bailly, Liddell-Scott-Jones s.v.). Sur le plateau de Saqqarah, depuis des siècles, nombreux étaient les cultes populaires. On pense à ceux du Sérapeum, à la chapelle d'Imhotep devenue un Asklépieion pour les Grecs. Mais le plus frappant ici, c'est que l'épitaphe ait, avec force, souligné que Kasios a été enterré *dans une zone sainte*, sans préciser laquelle.

La stèle est d'époque tardive, Bernand *o. l.* 148 l'assigne à la « basse époque impériale » et, en note 2 *ibid.*, rappelle les datations qui en ont été proposées avant lui, « III^e, peut-être IV^e s. », et apparemment admises par tous. Je crois qu'elle apporte une information intéressante pour l'histoire des mentalités religieuses, dans l'Égypte romaine. Bien que ses commentateurs antérieurs n'en aient rien dit, elle ajoute un témoignage sur la tendance des Égyptiens d'alors à se faire inhumer dans des territoires consacrés. Je crois nécessaire de la rapprocher de l'épitaphe métrique n° 73 du recueil de Bernand (*o. l.* 294-303) : datée de la « haute époque impériale » (*o. l.* 295 note 1), elle commémore un jeune Lycopolitain décédé « sur la terre de Pharos » (v. 2) et inhumé dans la nécropole d'Abydos pour que son corps demeurât éternellement

près du tombeau présumé d'Osiris (v. 5-6 : « maintenant, je suis un serviteur du siège d'Osiris abydnien [...] ». Bernand *o. l.* 299-300 rappelle, à son propos, l'engouement qui poussa nombre d'Égyptiens d'époque romaine à se faire enterrer à Abydos. L'archéologie en garde la trace indubitable : dans ses *Lettres écrites d'Égypte en 1838-1839*, 124, Nestor L'Hôte avait été déjà surpris par l'exceptionnelle étendue de la nécropole locale et son témoignage a été confirmé, trois décennies plus tard, par Mariette, *Abydos I*, 1869, 3 § 2.

L'épithaphe de Kasios a donc pour intérêt de prouver qu'Abydos n'a pas été le seul centre religieux égyptien à susciter une telle vogue. Il faut certainement placer aussi dans le même courant de sensibilité la transformation de la Vallée des Reines en grand cimetière populaire à l'époque romaine. La montagne thébaine était sacrée et cette croyance a obligé l'administration locale à y tolérer des inhumations collectives, l'ajout de chambres funéraires aux sépultures initiales, des réaménagements et des réutilisations de tombes anciennes, des agrandissements des enclos funéraires, etc. (A. Bataille, *BIFAO* 38, 1939, 145 ; *Les Memnonia*, 1952, 109 ; G. Wagner, Chr. Leblanc, G. Lecuyot et A.-M. Loyrette, *BIFAO* 90, 1990, 365-368).

Le rapprochement des textes et des données archéologiques suggère un mouvement vaste et tardif de regroupement autour de quelques centres prestigieux, dont les divinités drainaient les foules de toute l'Égypte.

Groupages abusifs d'épithaphe ?

Le site jadis occupé par la colonie juive de Léontopolis est parfaitement localisé sur le terrain. Il formait une butte de terre émergeant de la plaine cultivée du sud-delta quand des fouilles scientifiques y ont commencé en 1870. Ce tertre caractéristique est à l'origine des diverses dénominations du lieu : les arabophones d'Égypte l'ont appelé « *tell el-Yahoudijeh* », traduit en français « *le monticule des Juifs* » (ex. *Guide bleu d'Égypte*, éd. 1956, 215), son premier fouilleur, E. Naville, l'a nommé « *the mound of the Jews* ». Le site se trouve à 35 km au nord du Caire, près de la gare de Chebin el-Khanater, grosse bourgade agricole et carrefour routier vers Toukh el-Melek et Merg.

Naville en a étudié la zone funéraire (*The Academy* 31, 1887, 295-296 ; *Recueil de travaux* 10, 1888, 50-60) et, en 1906, avec W.M. Flinders Petrie, il a définitivement établi que Tell el-Yahoudijeh recouvrait Léontopolis, le site où Ptolémée Philomètor (180-145 avant J.-C.) avait autorisé Onias à édifier un temple à l'usage des Juifs du secteur (*Hyksos and Israelite cities*, 2 et 20-24). D'autres fouilles ont suivi, avec des bilans inégaux, en 1919, 1929 et 1951 (W. Horbury-D. Noy, *Jewish inscriptions of Graeco-Roman Egypt*, 1992, introd. 17). Mais l'installation de colons juifs dans cette partie du delta ne s'est pas limitée à Tell el-Yahoudijeh : L. Robert, *Hell.* 1, 1940, 24, a insisté sur la dissémination de petites communautés juives au nord du Caire. Téberkythis, d'où était originaire le Sabbataios de Horbury-Noy 98, était probablement l'une d'elles, peut-être dans l'immédiat voisinage de Tell el-Yahoudijeh (*Kentron*

16 / 1-2, 2000, 92). Malheureusement, nous ignorons leurs noms, leur nombre et leur localisation²⁸. Seules certitudes, elles étaient proches les unes des autres ; d'autre part, les stèles ont voyagé entre les lieux de leur découverte et ceux de leur vente ou de leur récupération par le Service des antiquités.

Les épitaphes sûrement trouvées dans la zone funéraire de Tell el-Yahoudijeh en sont une petite minorité. Sur 76 stèles funéraires attribuées à ce site (Horbury-Noy 29-104), 15 seulement sont déclarées y avoir été découvertes : 8 sans indication d'origine autre que le mot « *necropolis* », 7 dans des secteurs clairement précisés, « *middle cemetery* » (29 et 46), « *south cemetery* » (41, 42, 51, 52), « *eastern part of the necropolis* » (97). On a retenu d'autres critères pour attribuer les 61 autres à Tell el-Yahoudijeh. On a utilisé des indices textuels quand une allusion ou un détail du formulaire rendait l'attribution certaine ou probable, des indices matériels si la forme, la décoration d'une stèle ressemblaient à celles des épitaphes sûrement trouvées sur place, des indices géographiques enfin, quand la découverte d'un document s'était faite à courte distance du site. Voici un exemple d'indice textuel : la stèle Horbury-Noy 38 a été achetée par E. Breccia au Caire, avant 1931, date de sa première publication (BSAA 26, 243-246) ; or, au v. 4, son texte rappelle que « la terre d'Onias a nourri » la défunte et ses parents (*Lychnos* 82, 2000, 44-45) ; cette périphrase était une désignation officielle du terroir de Tell el-Yahoudijeh, comme le prouvent les sources antiques (Horbury-Noy *ibid.*) ; il y a donc toutes raisons de penser que la stèle arrivait de cette bourgade quand Breccia l'a repérée dans le commerce. Cependant, les attributions sur indices matériels ont été de loin les plus nombreuses jusqu'à nos jours. Ainsi les épitaphes Horbury-Noy 102-103, copiées dans la boutique d'un commerçant cairote, doivent à leur aspect leur assignation certaine à Tell el-Yahoudijeh. Leurs caractéristiques matérielles ont été détaillées à la fin de leurs notices et ce sont les mêmes qu'on découvre sur les pierres sûrement léontopolitaines : une forme globale le plus souvent rectangulaire, surmontée d'un fronton en triangle ; un texte gravé dans le champ creux délimité par des rebords en saillie ; des acrotères aux angles supérieurs de ces stèles toujours taillées dans du calcaire ; parfois, des corniches dentelées²⁹. Ces constantes, inlassablement reproduites par les graveurs du lieu, ont garanti la provenance des épitaphes retrouvées à distance du site, c'est-à-dire presque toutes, ainsi Horbury-Noy 92-94 acquis à Chebin el-Khanater, à 2 km du tell, ou celles que le Service des antiquités a récupérées auprès des villageois voisins de la nécropole (Horbury-Noy 30-37 et 67-91).

L'immuable fidélité des artisans de Tell el-Yahoudijeh à leurs habitudes de taille des pierres nous est donc bien précieuse aujourd'hui car elle a permis des dizaines de regroupements. Elle permet aussi d'isoler des exceptions. En voici.

28. A. Barucq, *Suppl. Dict. Bible* 5, 1957, col. 364, suggère, lui aussi, cette dissémination.

29. Ces caractéristiques ne sont pas réunies sur chaque stèle.

L'építaphe en prose Horbury-Noy 54, entreposée au Musée du Caire, commémore un certain Judas, fils de Judas, mort à 30 ans.

Comme le rappelle le commentaire de Horbury et Noy *o. l.* 123, son premier éditeur J. G. Milne l'a déclarée originaire de Tell el-Yahoudijeh dans *Greek Inscriptions*, 1905, 62 n° 9 219. Après lui, tous ses éditeurs successifs lui ont attribué la même provenance, F. Preisigke, *SB* 1, 1915 n° 722, H. Lietzmann, *ZNW* 22, 1923, 285 n° 40 = *Kleine Schriften* 1, 1958, 444, J. B. Frey, *CIJ* 2, 1952, 389 n° 1465, D. M. Lewis, *CPJ* 3, 1964, 148 n° 1465, Horbury et Noy également *o. l.* 122, sans même un point d'interrogation. Mais cette építaphe diffère beaucoup du type usuel sur ce site : c'est une plaque en calcaire sans fronton ni rebords saillants ou autres caractéristiques locales ; son texte, sans építètes en chaîne³⁰, où l'âge est indiqué en toutes lettres (*etôn tri(a)konta*)³¹, a peu de rapports avec la phraséologie funéraire du lieu. Indubitablement juive par le nom et le patronyme du défunt, elle n'a pas grand chose de léontopolitain. Un point renforce mes doutes. Dans les *Greek Inscriptions* de Milne, elle figure parmi 8 stèles toutes attribuées à Tell el-Yahoudijeh ; mais 7 d'entre elles portent la mention « Naville » qui doit signifier qu'elles proviennent des fouilles de ce dernier. La seule à ne pas porter son nom est celle de Judas. Doit-on imaginer qu'un groupage ait mêlé une építaphe juive mais isolée à une série léontopolitaine ?

Cette situation n'est pas propre à Tell el-Yahoudijeh. Les 9 stèles Horbury-Noy 106-114 soulèvent un problème identique. *O. l.* 183, elles sont déclarées provenir de Demerdash, une petite communauté située au nord du Caire, près d'Héliopolis. Qu'une population juive ait été installée là n'a rien de surprenant, puisque les liens entre le terroir d'Héliopolis et l'histoire de l'ancienne Israël sont garantis par beaucoup de sources hébraïques énumérées dans le même volume, introd. 18-19. Mais les circonstances dans lesquelles ces építaphes sont parvenues à la connaissance du monde savant interdisent toute certitude. Après avoir été leur premier éditeur dans le *BSAA* 15, 1914-1915, 33-38, C. C. Edgar est revenu sur les conditions de leur découverte dans les *ASAE* 22, 1922, 7 note 1 (E. Bernand, *Inscriptions métriques*, 1969, 279 note 2) : elles n'ont pas été trouvées dans des fouilles officielles, mais remises, ensemble, en 1911, par les employés des « Cairo Drainage Works », qui travaillaient, près de la gare de Demerdash, sur le tracé de la voie ferrée électrique qui relie Le Caire à Héliopolis. Comme Demerdash se trouve à plus de 15 km au sud de Tell el-Yahoudijeh, Edgar, prudemment, n'avait pas exclu que les 9 stèles pussent avoir été trouvées dans la zone du Tell, puis transportées au sud pour y être proposées à des amateurs d'antiquités. Une distance de 15 à 18 km, en effet, n'a rien d'insurmontable pour des porteurs de stèles. L. Robert a maintenu cette attitude de prudence,

30. Sur ces chaînes, v. par ex. *Lychnos* 65, 1995, 38-39.

31. L'usage était plutôt d'indiquer les années vécues à l'aide du sigle L suivi de lettres à valeur chiffrée. Mais il a souffert des exceptions.

Hell. 1, 1940, 23 note 8, en admettant, lui aussi, les deux possibilités de provenance. Mais l'éditeur du *CIJ* les a toutes attribuées à Tell el-Yahoudijeh, Horbury et Noy, à l'inverse, toutes à Demerdash, le premier et les seconds rompant sans hésitation avec les réserves d'Edgar et de Robert. Les stèles 106-111 et 113-114 présentent des formes rectangulaires dont les rebords saillants encadrent les inscriptions gravées dans le champ creux ainsi délimité, mais aucune d'entre elles n'y ajoute les autres caractéristiques matérielles de l'épigraphie de Tell el-Yahoudijeh, constat qui a incliné Horbury et Noy à douter qu'elles fussent originaires de ce site (*o. l.* 183). Seule, la stèle Horbury-Noy 112, en l'honneur d'un anonyme à l'identité perdue dans les deux premières lignes, ajoute la présence du fronton quasi universellement sculpté à Tell el-Yahoudijeh. Faut-il donc imaginer, ici encore, qu'une des 9 stèles apportées à Demerdash ait été de provenance léonopolitaine ?

Ces groupages, peut-être inspirés par un souci de commodité, rappellent le sort réservé à une boîte pleine d'étiquettes de momies, que L. P. Kirwan avait trouvée au Musée du Caire (*Kentron* 12 / 2, 1996, 58-59) : elle était déclarée provenir d'Assiout et, du coup, Kirwan avait conclu que les étiquettes en provenaient également ; or, une seule d'entre elles en était sûrement originaire et la plupart des autres avaient Akhmîm-Panopolis pour provenance. Il se pourrait bien que les disparités remarquées dans le groupe Milne, *Greek Inscriptions* 60-63 et dans Edgar, *BSAA* 15, 33-38, aient eu une cause identique.

Bernard BOYAVAL

Université de Lille III